



JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
 " " six mois, 14 " "
 " " un an, 25 " "

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et C^{ie} pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

L'imprimerie et les bureaux du JOURNAL DE ROUBAIX sont transférés rue du Vieil-Abreuvoir, 25, (coin de la rue Nain).

Roubaix, 13 Juillet 1867.

BULLETIN.

La prévision d'une guerre entre la France et la Prusse s'accroît de plus en plus dans l'opinion publique, à Paris et dans les départements. Pour beaucoup de gens, cette guerre ne saurait être évitée. C'est l'avis de notre correspondant parisien qui, comme on le verra plus loin, nous donne à l'appui des raisons d'une certaine valeur.

Certes, nous ne désirons pas la guerre pour la guerre : nous savons trop ce qu'elle coûte. Mais étant admis qu'un conflit est inévitable, plus tôt il se produira, plus tôt disparaîtra ce malaise qui règne sur tout le pays et dont la cause principale est, sans contredit, l'indécision en matière politique. Il ne faut pas oublier que, grâce aux progrès accomplis dans l'art de tuer les hommes, les guerres ne sauraient plus être de longue durée. Nous en avons eu un exemple l'année dernière.

La discussion du budget continue au Corps législatif. Dans la séance d'avant-hier, M. Pelletan a prononcé une très-vive allocution sur les « dépenses administratives » du Sénat parmi lesquelles figure la modeste somme de 441.000 fr. pour « travaux du jardin. » Le député de la gauche a été rappelé à l'ordre et M. le ministre d'Etat est venu dire à la Chambre qu'elle n'avait pas le droit de s'ingérer dans les dépenses du Sénat. Nous croyons que les contribuables ne partageront pas cette manière de voir.

M. Lanjuinais a combattu la mission donnée aux juges-de-peace « d'envoyer au Parquet tous les trois mois au moins un rapport sur la situation économique industrielle et politique du pays et no-

» tamment sur l'attitude des partis. » M. Baroche lui a répondu.

Dans la séance d'hier vendredi, le Corps législatif a voté les derniers chapitres du budget du ministère de la justice et des cultes.

Le premier chapitre du ministre des affaires étrangères ayant été mis en discussion, M. Garnier-Pagès a annoncé, en son nom et au nom de M. Jules Favre, qu'ils remettaient à parler des affaires d'Allemagne lorsque l'on s'occuperait du budget du ministre de la guerre.

Nous lisons dans la *Situation* que le mouvement insurrectionnel s'accroît de plus en plus en Espagne. Le général Prim doit, dit-on, débarquer dans le sud de la péninsule Ibérique et se mettre à la tête des révoltés, tandis que O'Donnell se mettrait en Catalogne à la tête de ceux du Nord.

Une lettre particulière de Madrid, en date du 9 juillet, adressée à la *Liberté*, signale la découverte d'un complot contre la vie de la reine. Selon les assertions de ce correspondant, plus de deux mille arrestations auraient été faites dans la seule journée du 9.

J. REBOUX.

Les bienfaits du Libre-Echange.

Sous ce titre, le *Moniteur industriel* publie une petite statistique très-intéressante pour les industriels de nos contrées. Nous la reproduisons en la recommandant à l'attention des amis du *laissez-faire* et du *laisser-passer* :

Moyenne mensuelle des exportations pour la France, des fils et tissus de coton pendant les années 1864, 1865, 1866 et jusqu'au mois d'avril 1867. (1)

	Tissus de cotons		Coton filés	
	YARDS	LIVRES ANGLAISES	YARDS	LIVRES ANGLAISES
1864	1.355.187	65.870	4.707.737	148.875
1865	1.707.737	148.875	3.715.315	241.335
1866	3.974.224	467.971		

Si nous multiplions par douze, dit le *Moniteur industriel*, les chiffres de la

(1) Charles Vidal, 48, Fountain, Manchester.

moyenne de 1867, nous trouvons les résultats suivants :

47.690.688 yards, tissus de cotons ;
5.615.652 livres anglaises de cotons filés ;

» Ce qui représente :
16.000.000 de francs en tissus ;
12.000.000 de » en cotons filés.

» Qu'on compare les exportations de 1864 et de 1867. »

Avec l'application du libre-échange, on nous prometait la prospérité pour nos industriels, le bien-être pour leurs ouvriers, la diminution du prix des denrées.

Nous avons recueilli la concurrence étrangère qui nous écrase, le renchérissement des vivres et comme le fait remarquer le *Moniteur industriel*, le consommateur n'a trouvé aucun profit.

J. REBOUX.

REVUE DES JOURNAUX.

La presse parisienne discute les débats législatifs. Nous lisons dans l'*Avenir national* :

« M. Rouher, dans la séance d'hier, a eu le courage de refaire pour la vingtième fois l'historique de cette lamentable affaire du Mexique; nous avons eu le courage plus grand de lire son discours jusqu'au bout, et tout ce que nous en pouvons dire, c'est que le ministre d'Etat a trouvé le moyen de dépasser les bornes de son assurance ordinaire. »

« L'expédition du Mexique a deux fois manqué son but et échoué misérablement. Elle a manqué son but, d'abord avec les trois puissances qui l'avaient entreprise en commun; ensuite et surtout quand le gouvernement français, refusant de ratifier la convention de la Soledad, a continué seul la guerre commencée à trois, pris sous sa protection le trône élevé au profit de l'archiduc Maximilien et l'empire fondé pour arrêter l'expansion des Etats-Unis. »

« Il y a un an, M. Rouher déclarait que le but de l'expédition serait atteint, et que l'armée « ne reviendrait sur nos rivages que son œuvre accomplie, et triomphante des résistances qu'elle aurait rencontrées. » L'engagement était formel, on sait comment il a été tenu. »

« Le gouvernement a rappelé l'armée; le trône est tombé, l'empire est détruit, Maximilien mort. Les Etats-Unis, que nous avons irrités, sont plus puissants que jamais, et le *Moniteur* fait publiquement des vœux pour qu'ils absorbent le Mexique. »

Jamais l'action de la France n'avait été si follement engagée, jamais le sang de nos soldats, jamais l'argent de notre Trésor n'avaient été dépensés si déplorablement.

« Et cependant, sous le poids de cet échec sans précédent, après un tel aveulement, après tant de mécomptes et de faux calculs, après tant de douleurs et de ruines causées par cette fatale expédition, M. Rouher a le courage de soutenir que l'entreprise était juste, légitime, bien conçue, bien conduite, et que le prestige de la France n'en a pas été diminué. De telles affirmations confondent; mais, du moins, elles ont l'avantage de rendre toute discussion inutile: il suffit de les signaler. »

M. Jules Favre ayant à s'expliquer sur l'attentat du 19 juin, a dit :

« Quand le gouvernement semble revendiquer au nom de je ne sais quel principe à jamais condamné, le droit divin qui protège les trônes et qui frappe d'infamie ceux qui les renversent, je réponds que le sort d'un enfant qui est mort obscurément sur la terre étrangère pour accomplir son devoir est plus digne de sympathie que celui du prince qui meurt en défendant sa couronne. »

M. le président Schneider a fait remarquer à l'orateur qu'en s'exprimant ainsi, il ne protestait pas seulement contre le sentiment de la Chambre, mais contre le sentiment du pays et contre celui de l'Europe entière.

Le journal l'*Univers* consacre à cet incident les lignes suivantes :

« M. Jules Favre a insidieusement défendu, sinon la doctrine du régime, au moins le droit pour les patriotes, comme Orsini, d'assassiner les souverains sans s'exposer à finir sur l'échafaud. »

« Serait-ce là une faiblesse d'avocat pour un ancien client, ou plutôt M. Jules Favre n'a-t-il pas voulu protester contre l'émotion causée par le meurtre de Maximilien? Quelques-unes de ses paroles et les interruptions de ses amis politiques prouvent au moins que si les députés de la gauche consentent à plaindre l'archiduc autrichien comme homme, ils n'admettent pas que ce soit un crime particulier et plus grand d'avoir frappé en lui le souverain. Il est évident que la Révolution n'entend pas renoncer au droit de tuer les rois. »

Nous empruntons à l'*Indépendance belge* cette piquante esquisse de la physiologie intime du Corps législatif :

Paris, 4 juillet.

Hier matin, au Corps législatif, il m'a été permis de pénétrer dans un lieu redoutable : c'est une espèce de salon ou de

cabinet. Sur la porte sont écrits ces mots : commission n° 1. A l'intérieur, un ou deux lavabos. Tout autour, sur des chaises rangées avec ordre, des chemises et des gilets de flanelle. Sur tout cela des étiquettes. Je me suis approché; sur l'un des paquets, avec l'émotion que comportait une intimité pareille, j'ai lu : linge de S. E. M. le ministre d'Etat; sur un autre, à côté, il y avait écrit : linge de M. Jules Favre. J'étais entré dans le sanctuaire où les combattants viennent en secret déposer leur armure, ou pour laisser le style figuré, viennent, comme de simples mortels, changer de chemise après avoir combattu. D'avance, en jetant les yeux sur les étiquettes de ces changements, on est informé du nom des orateurs qui comptent s'échauffer dans la séance.

Hier, par exemple, j'étais prévenu, dès une heure, que j'entendrais MM. Rouher et Jules Favre; Jules Favre qui, la veille, avait affirmé sa rentrée dans la lutte par une de ces interruptions foudroyantes, qu'il fait sortir, comme un rugissement, du plus profond de sa poitrine d'airain. « Attendez votre Tacite, » s'était-il écrié au moment le plus pathétique d'une phrase de M. Rouher sur les grandeurs de l'heure présente. Il paraît qu'il n'a pas la patience d'attendre lui-même, et qu'il compte servir sur l'heure à M. Rouher un avant-goût de ce Tacite promis. Revenons à la commission, n° 1. C'est un vrai temple de la paix. Au seuil, expirent les querelles. Devant ces lavabos, la fraternité règne. Ces gilets de flanelle sechent ensemble. On s'essuie son front.

Que ne lave-t-on de même son linge sale, suivant la maxime célèbre du héros cher à M. Belmontet. La majorité s'irrite de plus en plus que nous le lavions ainsi devant les étrangers le lendemain de la cérémonie de lundi, en critiques amères de la politique française; ces peintures assombries de l'état de l'empire blessent une partie de la Chambre encore plus qu'un autre moment; elle supporte plus impatiemment que jamais qu'on montre ainsi publiquement le revers de la médaille. Elle est décidément irritée contre la gauche de cet indomptable parti pris d'opposition.

Le Mané, Thécel, Phares, fêté par M. Picard au milieu du festin de Balthazar de l'Exposition universelle écrasera plus d'un néo-satisfait. « Silence à la rue de l'Arcade, » répondait l'autre jour M. Pelletan à je ne sais quelle exclamation de la droite. Cette interruption mérite de devenir historique. Elle exprime une situation. Au milieu des luttes ardues de ces derniers jours, qui ont rappelé les séances les plus orageuses de M. Walewski, le

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 14 JUILLET 1867.

— 10 —

L'ANGE

DES

FRONTIÈRES

— VII —

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 12 juillet).

POURSUITE ET RECONNAISSANCE.

La destination de Peterson était la vallée de la Sciota; en quittant la colonie, il se dirigea donc vers l'est, en remontant l'Ohio jusqu'à ce qu'il eût atteint l'embouchure de la Sciota, puis il poursuivit sa route vers le nord, seul et à pied. Laissons-le s'y engager et suivons les aventures de ses deux compagnons.

Dingle avait deux excellentes raisons pour prendre avec lui notre ami le brave Jenkins. La première était pour le bien de Jenkins, la seconde pour le sien propre,

c'est-à-dire pour son amusement. Il comptait pouvoir apprendre sans grande difficulté ce qu'il avait besoin de savoir, et croyait que son compagnon serait si facile à manier, qu'il n'aurait à craindre aucun désagrément de ses dispositions fugitives. Son plan était de marcher vers l'ouest, en suivant le cours de l'Ohio, jusqu'à ce qu'il se trouvât en face des bouches du petit Miami, qu'il pouvait atteindre en s'y faisant conduire en canot. Il avait souvent visité cette ville, et avait saisi l'occasion d'emprunter, comme il disait, un canot indien qu'il avait caché à l'embouchure de la rivière pour s'en servir à l'occasion à chacune de ses expéditions.

« Au nom du diable! pourquoi as-tu eu l'idée de m'emmener avec toi? demanda Jenkins avec humeur quand ils furent engagés dans la forêt. »

« Comment! pourquoi?... Mais pour épier nos bons amis les Shawns et pour explorer leurs propriétés, leurs qualités, etc., etc. »

« Oui, je le pense bien! Aussi, le premier que je rencontre, je le tue. »

« Très bien! Là-dessus, donne-moi ta main, brave Jenkins. Je savais bien, moi, que tu valais quelque chose, après tout. »

« Après tout quoi? demanda Jenkins avec colère, fort peu reconnaissant du zèle avec lequel le chasseur avait pris sa menace au passage. »

« Après tout le talent que tu as montré à te cacher et à ramper quand les Peaux-Rouges n'étaient pas loin, riposta son compagnon quelque peu gouaillieur. »

« Ecoute, maintenant, s'écria Jenkins, se mettant devant le chasseur et le toisant des pieds à la tête, je veux savoir ce que tu veux dire par ces paroles; elles contiennent une insinuation sur mon courage que j'ai l'intention formelle de ne jamais permettre. »

Dingle, ne jugeant pas à propos de le pousser à bout pour le moment, lui dit :

« Je voulais parler de cette fois où tu es tombé à plat ventre, quand l'Ange des Frontières t'a envoyé la flèche. »

« Et sais-tu ce qui m'a induit à le faire, Dick? »

« Oui, je m'en souviens : tu avais alors des accès... »

« Eh bien! donc? Plus un mot là-dessus. Je t'ai expliqué catégoriquement la nature de ces accès. Tu aurais dû t'en souvenir. »

« Eh bien! n'importe, Jenkins! si tu les avais tantôt, ça n'irait pas bien; car si tu les avais et que tu en revinasses, tu serais étonné d'en rattraper d'autres, mon vieux! »

« Est-ce que tu crois, Dick, qu'ils vont nous guetter de près? » répliqua le pauvre diable, dont l'accent fanfaron était tout à coup tombé à plat. »

Dick ne put cacher un sourire.

« De bien près, mon cher, comme tu vas voir. Cependant, si tu te tiens bien, si tu fais attention à ce que je te dis, tu en sortiras à notre honneur, je t'en réponds. »

« Hélas! je voudrais que nous fussions déjà revenus. Je n'aime pas ces Indiens, à quelque sauce que tu les accommodes. »

« Ni moi non plus. C'est pourquoi il nous faut partir, et nous en finirons plus vite. »

Le voyage se continua en silence. Ayant traversé l'Ohio au commencement de leur expédition, ils arrivèrent tard, dans l'après-midi, auprès d'une petite rivière qu'ils traversèrent aisément à la nage, car ils étaient excellents nageurs, Jenkins aussi bien que son compagnon. Arrivés de l'autre côté, ils s'arrêtèrent quelques moments pour manger une partie des vivres qu'ils avaient apportés avec eux. Pendant ce temps, l'obscurité s'était répandue sur la forêt; mais, éclairés par un beau clair de lune, ils marchèrent encore quelques heures et atteignirent un fort situé dans une clairière où l'on avait eu l'intention de commencer une colonie. Un petit poste y avait été installé quelques mois auparavant, par ordre du gouverneur du territoire. La sentinelle avait aperçu Dingle aussitôt qu'il s'était montré en vue du fort. Un échange de mot d'ordre le fit bientôt

reconnaître, et un des hommes du poste étant descendu, ouvrit la porte et reçut nos voyageurs avec de grandes démonstrations de joie. Louis Whetzel, ce chasseur célèbre que nous avons déjà présenté au lecteur, était dans ce fort, et sa rencontre avec Dingle fut, de part et d'autre, cordiale et chaleureuse. Outre cet officier, le poste se composait de huit soldats, tous rompus à la guerre des Indiens. On fêta la bienvenue des arrivants, un verre de whisky à la main, car nul, à l'exception de Jenkins, ne s'était fait prier pour boire. Ce dernier, tout à fait novice, suivait avec des yeux étonnés les moindres gestes et les moindres paroles de Dingle. Le sommeil et la liqueur généreuse agirent bientôt sur ce trop faible cerveau; au moment où personne ne s'y attendait, il se déroba sous la table et s'étendit sur le plancher. Un des hommes le roula dans un coin, où il dormit jusqu'au lendemain.

Dingle, Whetzel et plusieurs autres, plus aguerris à la fatigue et à la boisson, restèrent à causer toute la nuit. Ils burent assez pour les rendre communicatifs, et les récits, les anecdotes, et les nouvelles se croisèrent comme des feux roulants sans fin ni trêve. Louis Whetzel raconta le fait que nous avons déjà cité, et à la fin de son récit il se leva en poussant à pleine poitrine le cri de guerre des Shawns. « Me voilà prêt, dit-il. En ce moment,